



Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé

16-1 | 2014

Vivre au travail : vulnérabilité, créativité, normativité

Le travail et la « vie psychotique »

Work and "Psychotic Lives"

El trabajo y la "vida psicótica"

Pascale Molinier et Marie-Christine Pheulpin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pistes/3509>

DOI : 10.4000/pistes.3509

ISSN : 1481-9384

Éditeur

Les Amis de PISTES

Référence électronique

Pascale Molinier et Marie-Christine Pheulpin, « **LE TRAVAIL ET LA « VIE PSYCHOTIQUE »** », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé* [En ligne], 16-1 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pistes/3509> ; DOI : 10.4000/pistes.3509

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Pistes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le travail et la « vie psychotique »

Work and "Psychotic Lives"

El trabajo y la "vida psicótica"

Pascale Molinier et Marie-Christine Pheulpin

« L'homme crée des formes qui réalisent dans des objets des états d'âme. » Henri De Man

- 1 Cet article a été motivé par une proposition de Dominique Lhuillier, invitant à explorer le monde du travail par la porte du plaisir, plutôt que par celle de la souffrance dont nous sommes, en France, actuellement saturés au point d'en être gênés pour penser, sans en omettre la complexité, les incidences du travail sur la santé mentale. Notre contribution s'inscrit dans le champ de la psychopathologie et de la psychodynamique du travail. Celle-ci, qui fut créée dans les années 1980 par Christophe Dejours, peut être définie comme l'analyse du plaisir et de la souffrance générés par le travail (Dejours, 1980). Or, certaines des thèses de la psychodynamique du travail sur la souffrance et la reconnaissance ont récemment gagné en puissance dans l'espace public, mais ce pourrait être au détriment d'autres peut-être plus exigeantes qui engagent notamment la question de l'inconscient et celle du plaisir. C'est du moins ce que nous voudrions montrer à partir d'une réflexion théorique et clinique sur le travail dans la « vie psychotique ».
- 2 La psychiatre Hélène Chaigneau parle d'une vie psychotique au sens où « la vie de quelqu'un peut être infiltrée, marquée par la psychose » (Chaigneau, 2011, page 143), mais c'est une vie, avec une histoire et des événements, des choses, des gens et des activités investis, d'autres qui ne le sont pas (Pheulpin, 2004). Chaigneau souligne aussi cette évidence « qu'on peut mener toute une vie psychotique sans être hospitalisé, soigné ou diagnostiqué ». La formule met l'accent avant tout sur une vie et fait un pas de côté par rapport à toute entité hypostasiée comme la Vie, la Psychose, la Normalité. Une vie, c'est d'abord celle de quelqu'un.
- 3 Quelle place donnons-nous à *la folie en tant que phénomène humain* dans nos théories du travail ? Folie entendue en un sens générique, comme ce qui échappe à la norme de santé mentale. Plus largement quelle place accordons-nous à l'intrapsychique et à l'inconscient, c'est-à-dire à tout ce qui n'est pas compris dans une conception rationaliste de l'esprit

humain ? Nous partirons d'une tension interne à la psychodynamique du travail. Celle-ci s'est constituée de façon originale en articulant des éléments provenant de deux paradigmes théoriques : d'une part celui qu'on identifiera ici sous le terme générique de la « civilisation du travail », d'inspiration plutôt sociologique et héritier de la pensée ouvrière du XIXe siècle ; d'autre part, celui du « travail comme destin des pulsions » ou comme sublimation, d'inspiration psychanalytique et héritier des premières réflexions sur le travail thérapeutique au XXe siècle, en particulier celles de François Tosquelles. C'est ce positionnement transdisciplinaire qui a permis à la psychodynamique du travail de renouveler les thèmes sociologiques de l'aliénation et de la mise en jeu ou hors jeu de la subjectivité des travailleurs (Cottureau, 1988).

- 4 La revendication de reconnaissance – actuellement si présente sur la scène sociale – appartient à la « civilisation du travail » centrée sur la « valeur travail » et le recouvrement entre la catégorie du travail et celle de l'emploi. En revanche, le travail comme destin des pulsions renvoie à une idée de *l'activité* qui déborde largement la catégorie de l'emploi et implique pour le sujet des processus de résonance symbolique entre la scène du travail et l'espace psychique interne. Ce qui compte ici, c'est donc le travail psychique, c'est-à-dire que la personne puisse *mettre quelque chose de soi dans sa vie*, dans son travail, que celui-ci, pour le dire dans les termes de Tosquelles, ne soit pas un mouvement quelconque ou adapté mais une activité propre : « Activité qui part et s'enracine dans le sujet actif pour s'épanouir le cas échéant, dans un contexte social », « activité surgie ou vécue » par le sujet (Tosquelles, op. cit., pages 47 et 48).
- 5 Il s'agit donc de deux épistémè, pour le dire dans les termes de Foucault, ou de deux styles de pensée, pour le dire dans les termes de Fleck (Foucault, 1966 ; Fleck, 1935). Que cette hétérogénéité travaille le champ de la psychodynamique du travail n'est pas un problème en soi, mais cette tension n'est actuellement pas tenue dans le débat public où l'on constate un net avantage accordé aux « éléments de langage » qui relèvent de la seule « civilisation du travail ». Au risque de perdre de vue la compréhension du travail comme inestimable destin des pulsions¹ et l'une de ses dimensions capitales : le plaisir entendu dans ses composantes consciente et inconsciente.

1. ET LA JOIE AU TRAVAIL ?

- 6 « Comment l'être humain peut-il trouver le bonheur, non seulement par le travail, mais encore dans le travail ? » demande le psychologue social et homme politique belge, Henri De Man, en 1926 dans *Au-delà du Marxisme*.² « Le marxisme, écrit-il, dans son ignorance psychologique et sa méconnaissance des réalités de la vie, ne tient absolument aucun compte du fait que la diminution de la joie au travail constitue pour les travailleurs un mobile de mécontentement pour le moins aussi important que l'amoindrissement, d'ailleurs problématique, de leurs ressources » (Ibid). De Man s'exprime ici en précurseur de recherches qui viendront bien plus tard formulées en matière de souffrance et plaisir au travail. La joie était première pour De Man. Le travail dans son expression satisfaisante, c'est-à-dire créatrice, était pour lui l'héritier direct du jeu. Mais il considérait aussi qu'entre le renoncement à la satisfaction qu'implique la peine au travail et l'instinct créateur, il existait « une contradiction, tout au moins une polarité, partant d'une tension dont on pouvait faire « une source d'énergie psychique ». Pour Christophe Dejours, c'est la souffrance qui est première (Dejours, 1980). D'abord « l'effort que l'on fait », « la peine que l'on prend » comme dirait Tosquelles citant le dictionnaire

(Tosquelles, page 44). Le plaisir vient ensuite, dans l'invention ou la trouvaille, parfois. Moins une expression libre de la subjectivité qu'une émergence aléatoire conquise de haute lutte. Le jeu,³ bien qu'il soit également considéré par Dejours comme un précurseur du travail, apparaît comme perdu puis retrouvé, mais au prix d'un tel effort... plaisir du violoniste arraché à des années de grincements, de doigts meurtris et de répétitions.

- 7 Ce qui fait l'actualité d'Henri De Man, penseur socialiste oublié,⁴ c'est que sa désuète « lutte pour la joie au travail » incite à s'interroger sur l'impact, dans l'arène publique, de la place subordonnée du plaisir dans le couple plaisir et souffrance au travail.⁵ Presque un siècle plus tard, le discours hexagonal sur le travail, en effet, est dominé par la thématique de la souffrance, des suicides liés au travail, du management pathogène et de ses cohortes de victimes. Le plaisir semble être passé aux oubliettes. De Man, à son époque, allait très loin dans l'articulation entre plaisir et créativité au travail.

« Toute activité, quelque abrutissante qu'elle ait été rendue par la mécanisation, écrivait-il, offre certaines possibilités d'initiative satisfaisant tant soit peu les instincts⁶ du jeu et de la création. Il n'est point de travail que l'on ne puisse faire bien ou mal. Même le plan d'exécution le plus minutieux et basé sur les études les plus précises du taylorisme laisse à l'ouvrier des échappatoires qui lui permettront dans la pratique de reconquérir certaines occasions de déterminer lui-même ses mouvements. Il peut toujours, à défaut d'une réparation à faire, imaginer des moyens d'influencer la rapidité ou la qualité du travail (op. cit. page 67). »

- 8 D'où, selon lui, l'échec du communisme à comprendre la psychologie ouvrière. L'ouvrier réel aime travailler, il n'aurait rien à voir avec l'ouvrier idéal du marxisme,⁷ dont l'intérêt, une fois libéré du travail par le machinisme, serait destiné à être entièrement mobilisé par la lutte des classes.
- 9 Les travaux de psychodynamique du travail des années 1980 font ce même constat d'une recherche obstinée du plaisir jusque sur les chaînes de montage. Il existe une théorisation fortement subversive du plaisir dans le champ de la psychodynamique du travail, un plaisir pulsionnel enraciné dans le corps, un plaisir sublimé dans l'esthétique et l'éthique du travail bien fait, renvoyant dans une perspective métapsychologique à l'instance de l'Idéal du moi, un plaisir qui se fait vision sensible et art de vivre (Cru, 1986). Le plaisir est politiquement incorrect, qu'il distraie de la révolution, qu'il piège l'ouvrier dans l'addiction à l'auto-accélération, ou qu'il emprunte les voies contournées de la mêtis, l'intelligence rusée des Grecs, mère de toutes les combines (Detienne, Vernant, 1974). On comprend que le plaisir ne fasse l'objet d'aucune revendication sociale inspirée de la psychodynamique du travail. *Nous voulons du plaisir au travail* serait sans doute indicible (comment réclamer un salaire pour du plaisir ?). La revendication sociale emprunte à la psychodynamique du travail d'autres éléments pour bâtir ses mots d'ordre ; principalement « le manque de reconnaissance ». Souffrance et reconnaissance sont les concepts gagnants sur le plan de la réception sociale de la psychodynamique du travail, le plaisir est perdant (Molinier, 2010).

2. DE QUELLE « NORMALITÉ » PARLONS-NOUS ?

- 10 Pour le sens commun, la normalité signifie l'absence, voire le contraire de la maladie mentale. Cependant, si l'on se tourne vers la psychopathologie, la frontière entre le normal et le pathologique est arbitraire, cela a été dit et redit. On peut, avec Roger Gentis par exemple, affirmer qu'est normal tout sujet qui n'a pas encore été « consacré » ou

« estampillé » schizophrène par les psychiatres (Gentis, 1973). En ce sens les vies psychotiques « non diagnostiquées » appartiennent autant à la normalité que la « normopathie », au sens d'un extrême conformisme aux normes sociales et professionnelles, relève du pathologique (Mc Dougall, 1982 ; Dejours, 1998, page 143). Entrer dans le travail par les « vies psychotiques », c'est donc d'abord une manière de remettre en question les conceptions normatives de la folie et de la normalité comme expériences clivées et ne concernant pas les mêmes sujets pour les situer plutôt dans un continuum (Bruguière, Pheulpin, 2003). La normalité ou la santé, ainsi définie, figure comme le résultat précaire d'une lutte toujours à reconduire contre la maladie. L'être humain est foncièrement vulnérable et dépendant.

- 11 Ce rappel est nécessaire car actuellement, dans le champ très médiatisé des souffrances au travail, la prééminence est accordée à l'idée victimologique d'un préjudice causé par le management pathogène, les pervers harceleurs, le néolibéralisme... quoi qu'il en soit un préjudice causé de l'extérieur à des gens dont on insiste à dire, sans doute sur le mode du déni, qu'ils étaient jusqu'alors *normaux*. Dans le combat syndical ou médical contre les souffrances liées au travail, notamment les suicides, la « normalité » - *avant* - est devenue la condition de reconnaissance du préjudice sur le modèle du traumatisme (dans cette perspective, le suicide est conçu comme une réaction normale à une situation anormale) (Young, 2002). Il va de soi qu'il n'est pas nécessaire de souffrir au préalable d'une maladie mentale pour craquer au travail, il suffit par exemple d'avoir mis du zèle et de la jouissance dans un système inique où l'on se trouve broyé après avoir contribué à broyer les autres : collègues, clients... (Gaignard, 2011). Quoi qu'il en soit, brandir à des fins militantes la « normalité » des victimes du travail contribue indirectement à accentuer l'inacceptabilité sociale de tout aveu de vulnérabilité ou de difficulté psychologique, voire de responsabilité (Molinier, 2011). En récusant la thèse de la fragilité personnelle, il s'agit certes de s'opposer à l'idée que l'on pourrait détecter, sélectionner ou *coacher* les faibles et les forts. Mais cette tendance, bien qu'elle n'en poursuive pas nécessairement le but, contribue à ce que les gens « bizarres » ou malades, ainsi que les failles et l'opacité de tous soient tenus à l'écart du débat ou des expériences significatives sur le travail.

3. DE LA CIVILISATION DU TRAVAIL À SA CENTRALITÉ DANS LA SANTÉ

- 12 La thèse de ce que nous appellerons ici « la civilisation du travail » s'enracine dans l'histoire de la mystique socialiste qui défend l'idée d'une culture virile fondée sur l'effort créateur, une morale et une esthétique du travail. Y introduire la vulnérabilité ne va donc pas de soi. Dès la première moitié du XIXe siècle, comme en témoigne l'œuvre de Proudhon, les théorisations ouvrières du travail ont entrepris de définir celui-ci autour de trois critères : production, unité du concept, valeur morale (Hayat, 2011). En sont exclues de nombreuses activités, en particulier domestiques. En 1959, figurent de façon typique au dos d'un recueil intitulé *Le travail et l'Homme* les lignes suivantes :

« La notion de travail revêt aujourd'hui, dans notre société activiste et industrialisée, une signification nouvelle, au point que notre civilisation a pu être qualifiée de civilisation du travail. Loin d'être une servitude fatale ou une expiation, le travail est glorifié comme le moyen qui permet de transformer radicalement les conditions de la vie humaine ».⁸

Mais la menace rôde, formulée dans les termes de son temps :

« La mécanisation a dépersonnalisé le travail industriel au point de lui ôter toute

initiative. Comment invoquer dès lors la joie du travail libérateur ? » (Lefranc et coll., 1959).

- 13 Dès lors qu'il est admis que *homo faber*, l'humain se fait en faisant, il importe que ce qui est à faire lui soit profitable narcissiquement. Le vocabulaire pour l'exprimer change selon les époques, on valorise d'abord les dimensions « spirituelle » ou « morale », celles-ci s'effaçant ultérieurement derrière la dimension psychologique qui en conserve toutefois la visée perfectionniste. On ne travaille pas seulement pour des motifs économiques ou d'émancipation par le salaire, on travaille pour se réaliser, s'accomplir, accroître sa subjectivité, donner un sens à sa vie. La « civilisation du travail » conduit à la thèse psychologique de la « centralité du travail » : pour le meilleur ou pour le pire, le travail n'est jamais neutre vis-à-vis de la santé. Le monde du travail se trouve ainsi doté d'une responsabilité centrale en matière de santé mentale, ce dont témoigne, en France, l'extension récente des missions des CHSCT en vue d'intégrer la prévention des « risques psychosociaux ».⁹
- 14 De la centralité du travail dans la construction de la normalité/santé découle une série d'axiomes que l'on peut synthétiser de la sorte :
- Le travail produit des objets manufacturés ou des services, et sur le plan psychologique, le sujet normal (ou accompli) est la norme de production du travail bien fait.
 - Quand on empêche les gens de bien travailler (selon leurs critères et/ou ceux des chercheurs), on les empêche aussi de construire leur santé.
 - Le travail est central dans la santé, certaines maladies sont donc à traiter comme un préjudice social qui demande une réparation sociale.
- 15 Actuellement, en France, la plupart des discours militants s'appuient sur cette conception constructiviste de la santé par le travail. Les « vies infiltrées par la psychose » se déroulent pour ainsi dire en dehors du champ de leurs préoccupations : nous l'avons déjà souligné, le sujet de la civilisation du travail est présupposé (un homme blanc) normal. Par ailleurs, cette conception a tendance à absorber l'entièreté de la vie psychique (sur le plan individuel) et de l'expérience humaine (sur le plan collectif) dans le travail. Quand la maladie mentale advient dans un contexte qui présente des indices de souffrance au travail, elle est considérée comme l'effet ou la réaction à une organisation du travail pathogène, sans autres processus endogènes. En d'autres termes, il semble qu'opère ici un mécanisme de clivage qui projette sur l'extérieur ce qui ne peut être toléré à l'intérieur : bon sujet/mauvais environnement. Ce modèle mécaniciste n'est pas loin des théories communistes qui voyaient dans la subjectivité ouvrière le simple reflet des formes objectives de l'exploitation. Il permet de renvoyer la responsabilité de ce qui arrive de mauvais sur le plan de la santé uniquement à ceux qui prescrivent ou organisent le travail, laissant de côté la responsabilité propre au sujet et tout ce qui viendrait teinter de sa propre singularité le vécu au travail. Il s'avère qu'en dotant le sujet d'une vie psychique, c'est-à-dire d'une intériorité qui n'est pas transparente à elle-même, la théorie du travail comme destin des pulsions complique considérablement ce modèle et le système d'imputation des responsabilités. D'autant qu'elle élargit la catégorie du travail à d'autres activités, y compris psychiques. Ceci explique pourquoi la réception de la psychodynamique du travail, du côté des partenaires sociaux ou des médias, s'en trouve fréquemment amputée.

4. L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE DU TRAVAIL VIVANT COMME DESTIN DES PULSIONS

- 16 Dans ce contexte social sensible à la souffrance au travail, il se dit plus souvent que le travail *construit la santé* plutôt qu'il *conjure la maladie mentale*. Or dire l'un ou dire l'autre, ce n'est peut-être pas tout à fait la même chose. Quand les sujets qui jusqu'alors s'étaient durablement maintenus du côté de la santé apparente, apparemment « ils allaient bien », quand ça ne va plus, c'est peut-être que le travail ne remplit plus ses fonctions de conjuration, ce qui renvoie à une conception du travail moins glorieuse et virile, bien que tout aussi essentielle. En 1961, Jean Ayme avec d'autres psychiatres, parmi lesquels Daumezon, Bonnafé, Tosquelles et Oury, organisaient à Saint-Alban, une table ronde historique sur

« les échanges matériels et affectifs dans le travail thérapeutique » (Ayme et coll., 1961).

Ils se proposaient alors d'établir « une sémiologie médicale qui permette de situer l'homme malade [mental] dans son travail et cela dans ses aspects topique, économique et dynamique ».

« On pourra se demander, dit Daumezon, d'un psychotique pour lequel il y a toute une série de défenses qui se sont organisées et qui lui ont permis vaille que vaille de combler une sorte de béance, quel a été le rôle du travail dans l'organisation de ces défenses ? »

- 17 Chez les auteurs qui ont amorcé la réflexion sur le travail thérapeutique, le modèle de l'être humain comprend, selon la formule de Lacan, « la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence » (Bonnafé et coll., 1950, page 41) et inclut explicitement l'existence des vies « infiltrées par la psychose ».
- 18 Le travail y joue un rôle très important, indispensable même, ni plus ni moins important que le langage.

« Le travail d'élucidation, de transformation, voire de création des objets, écrit Tosquelles, articule fort heureusement et conduit à façonner les alliages entre les *pulsions agressives* – à proprement parler mortifères et disjonctives – et les *pulsions conjonctives de l'Éros* » (Tosquelles, op. cit, page 26).

- 19 Cette conception du travail, ainsi que le répète souvent Jean Oury, ne s'inscrit pas dans l'économie restreinte (à laquelle renvoie plutôt la « civilisation du travail ») mais dans l'*économie générale du travail vivant* qui n'est pas mesurable, pas tangible, qui est *inestimable*, c'est-à-dire qui ne peut pas être transposé tel quel en « valeur travail » à argumenter sous forme de salaire ou d'argent (Oury, 2008).¹⁰ Le domestique, ailleurs méprisé et laissé en dehors de la catégorie noble du travail, trouve ici toute sa place. La finalité du travail compte - on mange un repas, on profite d'un espace nettoyé - mais sans doute moins que le processus lui-même, le cheminement et le partage d'un faire ensemble. L'*inestimable* est sans barème, horaires ou vacances, le travail se situant toujours ailleurs, on travaille en jouant, en dormant, en rêvant. Le travail se confond alors étroitement avec la vie psychique, ou du moins avec sa génialité (imagination, création) comme lorsque Jean Oury se fait dire par Tosquelles qu'être psychiatre implique d'accepter

« de travailler du chapeau tout le temps ! » « Tu sais, il faut choisir, ou tu seras pianiste ou bien tu seras psychiatre, mais psychiatre, c'est jour et nuit et même en dormant ! » (Oury, 2011).

- 20 Christophe Dejours définit cette dimension de la vie psychique par un verbe substantivé : le *travailler* (sur le modèle phénoménologique du *vivre* ou de *l'habiter*). Celui-ci renvoie au processus de la sublimation freudienne, sans qu'il y ait à distinguer le volet créateur de la sublimation comme expression la plus élaborée et socialisée de la pulsion, de son volet défensif, capable de tempérer les excès et les débordements de la vie psychique.

5. DÉSIR ET RECONNAISSANCE

- 21 Les théories de la reconnaissance ont en commun, de Honeth à Dejours, de prendre pour point de départ que le rapport positif à soi est intersubjectivement constitué et donc intersubjectivement vulnérable, de sorte que l'identité personnelle est liée à un besoin de reconnaissance de sa valeur par autrui. Bien que la psychodynamique du travail analyse les processus intra et intersubjectifs mobilisés par la situation de travail, C. Dejours a fait le choix d'une théorisation au niveau de l'intersubjectivité et l'identité (vs l'intrapsychique et le sujet). L'identité représente, pour lui, l'armature de la santé et cette dernière est relationnelle. La psychodynamique du travail l'a magistralement mis en évidence à propos des stratégies collectives de défense, et de leur négatif, les pathologies de l'isolement. Le moi cohérent, on le sait, est une fiction fragile, et le travail loin de la consolider systématiquement, confronte souvent à l'expérience fragmentatrice du doute, de l'angoisse. Est-ce que l'on a bien fait de faire comme on a fait ? Que va-t-il se passer ? En cas de problèmes, saura-t-on refaire le chemin à l'envers ? Est-on sûr de ce que l'on a fait ? Pourra-t-on s'expliquer ? La combine, l'astuce ou la trouvaille, pour prendre sens, impliquent de recourir à des interlocuteurs fiables afin de s'inscrire dans le monde commun et de se stabiliser en certitudes, en savoirs, en traditions.
- 22 Le travail comme processus psychique est invisible, mais les bénéfices identitaires acquis au niveau intersubjectif sont censés se capitaliser pour le sujet au niveau intrapsychique.
¹¹ L'objectivation du travail se réalise à travers les épreuves intersubjectives que sont les jugements de beauté et d'utilité à partir desquels le travail est reconnu.
 « Nombre de sujets, dont la vie érotique ou affective est gravement caviardée par des troubles psychonévrotiques, ne conservent leur intégrité psychique que grâce à la reconnaissance dont ils bénéficient au travail » écrit C. Dejours (1996).
- 23 Pourtant certains drames humains du travail résistent à la thèse du « manque de reconnaissance ». Prenons le cas fameux des sœurs Papin dont le passage à l'acte meurtrier en 1933 – l'assassinat de leur patronne et sa fille – inaugura, pour ainsi dire, ce qui allait devenir la psychopathologie du travail (Molinier, 2012). Leur travail, de très haute qualité, était pourtant parfaitement reconnu par leurs employeurs, les Lancelin (Dupré, 1984). C'est d'ailleurs parce qu'elles travaillaient si bien qu'ils les gardèrent à leur service en dépit des conseils de personnes qui les trouvaient « bizarres ». La reconnaissance dont elles bénéficiaient n'a pas suffi à conjurer leur délire de persécution et son aboutissement dans un crime sanglant particulièrement spectaculaire. Serait-ce que les sœurs Papin ne seraient pas assez « normales » pour que la théorie s'applique à leur égard ? Ou bien doit-on plutôt en déduire que la reconnaissance est loin de fonctionner de façon univoque et mécanique ? C'est ce à quoi engage, nous semble-t-il, l'approche psychodynamique. Prenons maintenant l'exemple du travail intellectuel. À qui appartiennent les idées ? Qui en obtiendra la reconnaissance sociale ? Chacun sait que ces deux questions peuvent donner lieu à des réponses non seulement distinctes mais variables dans le temps, comme lorsqu'on réhabilite a posteriori l'œuvre ou l'influence de

quelqu'un.¹² Mais surtout, il est difficile de problématiser les effets positifs ou délétères de la reconnaissance en se situant au strict niveau de l'intersubjectivité (conscient-préconscient). Des processus expressifs comme l'admiration ou l'enthousiasme, entre autres, mobilisent des dimensions qui relèvent plutôt de l'*interpsychique*, dont Chaigneau disait ironiquement que seule la parapsychologie s'en préoccupait sérieusement (*op. cit.*, page 178), car ils désignent des processus inconscients que l'on a du mal à situer dans l'inconscient, mais plutôt entre les inconscients, là où se trament les processus transférentiels. On sait très bien qu'il n'existe pas de création artistique ou intellectuelle sans d'intenses relations affectives et des formes complexes de symbiose et d'influence psychique (Roustang, 1976). Doit-on se rigidifier dans des défenses paranoïdes et craindre ses disciples ou s'en débarrasser (comme Freud le fit, par exemple) afin de garantir la reconnaissance de ses possessions (*ses idées*) ? Ou bien vaut-il mieux admettre qu'il existe un jeu constant entre création collective et personnelle, une circulation d'où procèdent les idées, auquel cas c'est le jeu qui devient excitant et non la possession. Certains objecteront que le jeu ne poursuit pas d'autres fins que lui-même, alors que le travail (scientifique) est une affaire sérieuse qui transforme le monde. Et sur le plan psychologique, ajouteront-ils, la reconnaissance vaudrait avant tout pour conjurer l'angoisse de mort. Seule la propriété reconnue – d'une théorie, d'un système – offrirait une parcelle d'éternité.

- 24 Le succès social de la reconnaissance implique de se poser de nouvelles questions. Le besoin d'être reconnu n'est peut-être pas ce qu'il y a de meilleur en nous. Est-ce un bon choix sociétal d'inciter les gens à lutter pour obtenir la reconnaissance ? Étant entendu que la rareté fait la valeur, celle-ci ne maintient-elle pas nécessairement un système de hiérarchisation ? Méditer sur les *vanitas*, comme le proposaient les anciens, ne serait-il pas plus sage que de se battre pour quelques miettes de gloire ? Par ailleurs, ainsi que l'écrit P. Pharo à propos de l'ensemble des théories de la reconnaissance, celles-ci « font dépendre toutes les récompenses individuelles des gratifications d'autrui, ce qui revient à négliger la source interne de récompense particulièrement nécessaire dans certaines situations » (Pharo, 2010, page 529). De ce point de vue, nous privilégierons un autre pan de la psychodynamique du travail, qui théorise une dimension plus solipsiste de la dynamique de la souffrance et du plaisir au travail renvoyant directement au sujet et à son désir inconscient.¹³ Il s'agit de cette dimension très singularisée de l'expérience du travail où le sujet s'affronte avec la résistance du réel, mobilisant son corps et sa personnalité. Cet engagement risqué s'articule avec le niveau intrapsychique de la *résonance symbolique*. Comme lorsque Chaigneau dit :

« Si loin que j'évoque les sources manifestes de ma vocation médicale, je me souviens avoir été témoin de l'angoisse de ma mère et d'avoir formé le vœu d'être médecin pour l'en guérir » (Chaigneau, 2011, page 61).

- 25 Ou pour le dire dans les termes de Harold Searles :

« Le souci de produire un effet essentiellement thérapeutique [...] est un souci fondamental et présent en tout être humain. Mais c'est probablement pour les personnes qui ont consacré une bonne partie de leur enfance à jouer le rôle de thérapeute auprès de membres de leur famille et dont ce mode de fonctionnement s'est avéré complexe, absorbant et fondamental pour leur sentiment d'identité personnelle, aussi bien que vain sur le plan de la durée et de la netteté des résultats obtenus, c'est probablement pour ces personnes-là qu'une telle activité devient tout naturellement à l'âge adulte un travail qui les absorbe. » (Searles, 1979, page 18).

- 26 *Qui dit travail, dit avant tout investissement d'un désir.* Désir inconscient et inaccessible, ajouterons-nous avec Jean Oury, source de frustration et de souffrance, mais aussi de tentative d'auto-guérison. Travail comme destin des pulsions : le cheminement obscur du désir désigne autre chose que ce que suggère la vision positive somme toute naïve de « l'accomplissement de soi » comme production psychologique réussie du travail. Rien n'est jamais réalisé ou accompli du désir. Nous citerons ici la formule de Stanley Cavell : « L'humain, l'humain comme but instable de l'humain, comme si nous représentions une aventure inachevée » (Cavell, 2009, p. 398). « Cet élan vers un dehors de soi », cette « pulsion à se transcender » trouve la matière de sa réalisation dans la transformation des choses et du monde, d'où *l'importance éthique du travail*. Le travail est sans aucun doute l'activité qui permet le mieux de se lancer et relancer dans « l'aventure ». Mais celle-ci demeure tout autant inachevée que le désir est inaccessible. De plus, l'aventure est parfois tuée dans l'œuf par des conditions sociales particulièrement défavorables à la sublimation, comme celles du travail répétitif et sous cadence, par exemple.
- 27 Autre chose est la satisfaction narcissique de bénéficier d'une certaine surface sociale, d'une certaine reconnaissance. Comme quand on dit de quelqu'un qu'il a bien réussi dans la vie. Les bénéfices narcissiques sont sans doute précieux en ce qui concerne les « récompenses » (Pharo, op. cit.), mais ce que nous visons concerne des enjeux encore plus vitaux pour le sujet et qui ont à voir avec ce qui le mène, *sa propre opacité, son désir inconscient et ses autres internes* ; des enjeux pour lesquels certains sont capables de se passer durablement de reconnaissance et qui sollicitent plutôt l'endurance primaire ou la dose de masochisme solitaire nécessaire à toute création (Anzieu, 1959, 1988, page 21). Ainsi l'écrivain Jean Cayrol déclare-t-il :
- « Je vis parce que j'écris, j'écris parce que je vis, mais je ne mourrais pas si mes œuvres disparaissaient à condition qu'on me laisse écrire. »¹⁴
- 28 La reconnaissance, malgré tout, ne serait-elle pas une condition sociale indispensable pour que se poursuive « l'aventure » ? Ce n'est pas sûr. La reconnaissance peut tout à fait tomber « à côté » du désir ou être vécue de façon persécutrice. Ainsi que le souligne également Patrick Pharo,
- « il y a des gens que les succès sociaux ne parviennent jamais à reconstruire et qui peuvent même être détruits par eux (voir les exemples célèbres d'Édith Piaf ou de Marilyn Monroe) » (op. cit, page 530).
- 29 Être reconnu comme « bon » ou comme « ayant bien travaillé » peut se trouver dévastateur quand cela advient de quelqu'un d'hypocrite ou d'incompétent. Ni la « folie », ni le désir inconscient ne croient aux « honneurs » ; sans compter que les injonctions des autres qui peuplent notre monde interne ne sont pas toujours au diapason de celles des autres du monde social.

6. UNE STRUCTURATION DE LA PRÉSENCE

- 30 *Conjurer la folie* désigne une sorte de bricolage à la fois précaire et invisible. La fonction positive du travail n'apparaît en effet que lorsqu'elle est mise en défaut, quand on condamne les gens à ne rien faire, par le chômage ou la placardisation pour les travailleurs ordinaires (Lhuilier, 2002), au nom du préjugé d'irresponsabilité pour les malades mentaux comme cela a bien été montré dans le champ de la psychothérapie institutionnelle (Tosquelles, op. cit.). Revenons sur « l'affaire des sœurs Papin ». Louis Le Guillant a donné à penser que « la condition de bonne à tout faire » était forcément

pathogène, nécessairement aliénante (Le Guillant, 1963). Loin de lui l'idée que cette activité puisse, comme le disait Daumézou, « combler une sorte de béance ». Il fut un temps, pourtant, où les sœurs Papin n'étaient pas diagnostiquées psychotiques, un temps où elles travaillaient bien, avant de « se consacrer » elles-mêmes comme psychotiques, non sans mal puisqu'on les qualifia de « normales » pour les juger aux Assises. Christine est morte de ce défaut de soin. Quand à Léa, au sortir de prison, elle retourna dans l'anonymat à sa condition de bonne à tout faire. Quel était le rôle du travail domestique dans les défenses de Christine et Léa Papin ? Que la question ne soit pas posée par Le Guillant relève d'un point aveugle pour le moins étonnant. Car il était habituel que les psychiatres confient leur ménage et parfois leurs enfants à du personnel « estampillé » psychotique, c'est-à-dire à des patients de l'hôpital. Certains ont même témoigné de l'effet « thérapeutique » de ce travail. C'est le cas de Philippe Paumelle qui raconte avoir confié la garde de ses trois enfants à Marceline, « la terreur du quartier des agitées », une patiente caractérielle trop violente envers les infirmières pour que celles-ci puissent surmonter leur appréhension et partager avec elle des activités (comme le terrassement d'un terrain de basket avec des pioches et des binettes). « L'hôpital prend peur en la voyant se promener dans le parc avec ces trois petits et nous prédit la catastrophe. Celle-ci ne se produit pas », commente sobrement Paumelle (Paumelle, 1951, page 87). Marceline va par la suite occuper des fonctions dans le club thérapeutique avant de sortir de l'hôpital pour un emploi d'aide-soignante dans un préventorium.

- 31 Roland Kuhn se fait plus explicite à propos de Marie U., une schizophrène dont l'état se stabilisa lorsque le couple d'un psychiatre lui confia les soins de son ménage et de ses enfants. Elle redevenait psychotique chaque fois que la famille partait en vacances puis reprenait ses fonctions auprès d'eux à leur retour comme si de rien n'était, situation qui dura jusqu'à sa mort.

« En exagérant à peine, on pourrait dire que les psychoses peuvent disparaître ou, au moins, passer à l'arrière-plan lorsque les malades peuvent faire ce qu'ils aiment. [...] Une manière de voir superficielle et naïve pourrait nous conduire à penser à tort que le sentiment de plaisir auquel se trouve liée, chez nos malades, l'absence plus ou moins importante de symptômes, doit être rapportée au « quoi » de l'activité du malade, au fait que [...] Marie U. soigne des enfants. À mieux regarder, c'est pourtant autre chose qui apparaît. [...] Marie U. a essayé souvent de tenir un ménage sans jamais y réussir, au point que, résignée, elle disait, lors de sa dernière hospitalisation, qu'elle n'était plus bonne à rien. C'est donc le « comment » qui importe ; c'est-à-dire un certain mode de vie ou de présence dans lequel le malade peut « se mouvoir ». Par là nous retrouvons un style. » (Kuhn, 1973).

- 32 Le plaisir au travail dans une « vie psychotique » est-il plus étroit ou plus fragile que dans une vie qui ne le serait pas ? Dans le même article, Kuhn développe l'histoire de Georges, plus palpable du côté du bricolage de la « béance » que de l'accomplissement de soi. Comme dit Kuhn, il s'agit pour Georges de « ne pas succomber au chaos » et d'inventer une « adaptation heureuse à la communauté humaine, sans qu'il y ait des symptômes psychotiques manifestes ». Georges acquiert en peu de lignes une texture à la hauteur d'un personnage de Dostoïevski ou de Flannery O'Connor :

« Il y a parmi les schizophrènes chroniques un groupe où les malades manifestent une tendance à l'instabilité errante [...], qui jamais ne peuvent tenir en place, tous ceux qui courent le monde quel que soit leur niveau social et économique. Parmi eux, certains parviennent à trouver dans un métier une forme d'existence qui leur convient, dans laquelle leur psychose demeure relativement peu remarquée.

« Le schizophrène Georges, né en 1923, [...] est de naissance illégitime et de père inconnu. [...] Par sa naissance, Georges est un homme de la rue ; il appartient à la

rue, elle est sa patrie. C'est d'elle que sont venus ses pères, surgis de nulle part, pour disparaître ensuite, après l'avoir conçu ».

« Devenir agent de la circulation fut, pour lui, pendant des années, sa plus haute aspiration ; dans quelque habitation que ce soit, et aussi bien à la clinique, il se tient de préférence dans les couloirs où des gens vont et viennent, où tout ne fait que passer. Bavarder en chemin est sa passion ».

« Le malade est devenu tailleur, il a pu quitter la clinique et s'est débrouillé dans la vie, plutôt mal que bien. [...] Il devint père d'un enfant illégitime. Une tentative de suicide à l'ammoniac entraîna une lésion des reins. À cette occasion, il fut examiné par un psychiatre qui ne put trouver aucun symptôme manifeste de schizophrénie ».

« En 1970, le malade que je n'avais plus rencontré depuis des années m'adressa la parole dans le train. [...] Comme il était très bien habillé, il m'informa qu'il venait de prendre le thé chez la comtesse v. F. Il n'était plus tailleur, mais depuis 13 ans travaillait à l'emballage dans une importante maison de transport et voyageait dans toute l'Europe. « J'ai aussi fait le déménagement du professeur X. (un psychiatre bien connu) et de son successeur. Je vais en général prendre contact avec les clients, j'évalue leur mobilier, je suis très souvent invité à prendre le café ou le thé ; je règle tous les détails avec nos clients et je commande à l'entreprise le matériel nécessaire, tel que les caisses, les cartons et autres choses du même genre. Puis j'arrive avec mes collègues pour empaqueter, j'accompagne le transport et je déballe à nouveau. Cela me plaît. »

« Georges a trouvé un travail qui lui permet de pénétrer au plus intime et au plus secret de l'habitation d'autrui ; il peut en défaire totalement l'aménagement, et tout mettre dans un nouvel état et dans de nouvelles dispositions. Voilà ce qui le satisfait, lui, l'étranger parmi les hommes. »

« [...] Lorsque Georges pénètre dans le cadre imposant de la villa comtale et qu'il en parcourt le vaste parc, il connaît bien la valeur et la signification esthétique des objets d'art qu'il y voit, mais la seule question qu'il se pose est de savoir comment ils peuvent être déménagés sans dommage ; son unique intérêt, tout ce qu'il éprouve et tout son « désir sensible » se réduisent, en effet, à faire disparaître toutes ces belles choses, à toutes les mettre en caisses, à les ravir au regard et à anéantir le soin qui a présidé à leur ordonnance harmonieuse. Par ailleurs, Georges vit dans le milieu des cafés, où il ne fait qu'entrer et sortir, où il téléphone, dépense de l'argent, apparaît puis disparaît, dans un monde en perpétuel mouvement, un monde sans identité, où rien ne rappelle quelque chose comme une habitation stable. »

- 33 Le « déménagement », avec tout ce qu'il signifie pour Georges, et le « soin des enfants » pour Marie U. présentent les mêmes « caractères essentiels » qu'ont, selon Kuhn, pour la structuration de la présence, les formes artistiques. Pour chacun d'eux, ces caractères sont significatifs en eux-mêmes, ils portent « leur sens en soi et se produisent dans toute leur teneur et dans leur pleine détermination, aussi longtemps que la situation leur permet de se réaliser ». Ce qui est « réalisé », ce n'est pas le « soi » de l'accomplissement, c'est le déménagement ou le soin des enfants comme « forme de vie »¹⁵ ou de « structuration de la présence », constituant comme une enveloppe tout à la fois contenant et étayante.

7. DES FORMES QUI RÉALISENT DES ÉTATS D'ÂMES

- 34 Au regard de la dégradation de sa santé mentale après le crime et des témoignages dont on dispose sur des épisodes délirants plus anciens, on peut admettre que Christine Papin est une persécutée. Il n'empêche que, servante parfaite (si ce n'est son mauvais caractère), elle demeure très longtemps adaptée à sa fonction. Quel est le « comment »,

« le mode de vie ou de présence » dans lequel elle a pu « se mouvoir » ? En quoi les formes créées dans leur travail, pour paraphraser la citation d'Henri De Man en exergue, ont-elles réalisé dans des objets des états d'âme ? Quelle est la fonction du repassage comme défense, de cette activité où le froissé, l'avachi, l'informe prennent forme ? Quelle est la fonction de la broderie ? De ce trousseau qui les occupe avec sa sœur tous les dimanches alors qu'elles ne cherchent pas à se marier ? De l'amour du beau tissu qu'on retrouve jusque dans leur élégance ? Une élégance inhabituelle pour des bonnes et sans plis. Elles portent des cols amidonnés sur une photo « avant le crime » qui fit la manchette des journaux en contrepoint de leurs visages ravagés « après le crime » tandis que les journalistes soulignèrent le geste de Christine pour placer soigneusement son manteau lorsqu'elle s'assoit au banc des accusés. Ce rapport sublimé au tissu, à l'étoffe, à l'empesé, au brodé furent objets de fascination pour leurs contemporains. Il ne leur échappa pas non plus qu'elles assassinèrent avec la précision des cuisinières, découpant sur les jambes de leurs victimes les « enciselures », selon le terme de Léa, qui décoorent les pains à enfourner. La dimension domestique du crime cependant ne fut pas objet de réflexion psychopathologique. La « condition » de bonne à tout faire fut pensée du point de vue de l'aliénation, non de celui de la forme de vie, de la structuration de la présence, de l'esthétique ou du style. La sublimation/défense des sœurs Papin s'inscrivait dans « le mouvoir » des gestes ordinaires des activités domestiques qu'elles réalisaient avec grand talent. Christine, grâce à la reconnaissance de ses talents domestiques qui la maintenait dans la place en dépit de sa bizarrerie, avait même réussi pour un temps à imposer un certain mode de vie à ses patrons : elle seule commandait à sa sœur et la perfection de leur travail excluait qu'on puisse lui faire des « remarques ». Elle se mettait ainsi à l'abri des sollicitations persécutives.

« Un style de vie approprié, écrit R. Kuhn, peut faire qu'une grave maladie psychique demeure, pendant des années, peu ou même pas du tout remarquée. Il suffit que ce style soit empêché, par exemple lors d'un déménagement ou pour toute autre raison aussi contingente, pour qu'en très peu de temps la psychose réapparaisse toute entière. »

- 35 Or toutes les interprétations du crime des sœurs Papin, qu'il s'agisse de Lacan ou de Le Guillant (Lacan 1933 ; Le Guillant, 1963 b), mettent l'accent sur l'extraordinaire – les détails surréalistes du crime, le délire érotique qui lui succède – et méconnaissent l'ordinaire, l'importance du repassage, comment s'y tramait, pour les sœurs, l'étoffe de la vie. Par exemple, que le fer disjoncte a été jugé comme un « détail », le déclencheur non significatif du délire meurtrier. Mais pour des bonnes à tout faire, persécutées et qui aiment le linge, que le fer disjoncte à répétition, ce n'est peut-être pas seulement un détail. Un fer à repasser compte, il compte même beaucoup dans « la structuration de la présence ». Non pas le fer mais *son* fer à repasser dit Léa à propos de sa sœur. Cette appropriation de l'outil suggère que celui-ci, comme chez tout travailleur, en prolonge le corps, participe de sa rythmicité par sa forme et son poids, son usage. L'objet fait médiation entre le monde interne (celui des sœurs Papin qui nous reste inconnu puisque non exploré) et le monde externe que l'on peut plus facilement se représenter, un monde où les vêtements et le linge s'empilent, s'alignent dans des armoires odorantes et bien rangées, donnent une forme impeccable aux corps, conjurent le chaos, combtent la béance. Un monde ordinaire dont la tranquillité, le plaisir et la sensibilité nous sont accessibles et avec lequel nous sommes susceptibles d'entrer en sympathie. *Le plaisir au travail nous rapproche des sœurs Papin*, il nous permet de faire monde commun avec elles et d'être finalement touchés par la vie gâchée des deux jeunes filles.

36 Le geste et le rythme, pour finir, étaient au centre du travail d'éducation spécialisée de Fernand Deligny avec ces enfants, comme il le disait en accentuant la prononciation de la première syllabe, *insupportables, invivables, incurables*, enfants privés du langage et pour lesquels les autres étaient invisibles. Enfants que nous appellerions aujourd'hui « autistes ». « Il nous cherche quand il tourne en rond », dit Deligny de *Ce gamin là* dans le film éponyme.¹⁶ Sous les yeux des spectateurs, un être-avec, pourtant improbable au début du film, va se structurer dans le comment d'une quantité d'activités réalisées par les éducateurs à côté de, puis avec lui. Scier le bois, porter le bois, faire le pain, préparer le café, faire la lessive ou la vaisselle. Dans une campagne rude où le travail fait corps commun avec la vie quotidienne, le temps passe et la temporalité du film lui restitue son épaisseur. Gestes utilitaires des adultes copiés par l'enfant, gestes expressifs inventés par lui, apparemment dépourvus de sens et d'utilité, mais sonores et esthétiques, repris par les adultes comme autant de rituels partagés. Les gestes expressifs et les gestes utilitaires sont de plus en plus étroitement articulés. Jeu et travail non différenciés deviennent langage. Le gamin tourne de moins en moins en rond.

« Il prend des initiatives, attiré, fasciné qu'il est par les choses à faire » commente Deligny vers la fin du film, s'interrogeant : « Il a été, faut-il dire, mobilisé ou domestiqué ? »

8. CONCLUSION

37 Nous avons voulu montrer dans cet article que la psychodynamique du travail contient d'autres ressources théoriques pour complexifier l'interprétation du rapport travail et santé mentale que celles qui sont les plus souvent utilisées dans l'espace social.

38 En réintroduisant le sujet par la médiation du rapport entre travail et psychose, nous avons d'abord voulu rappeler l'importance du mystère de l'humain, celui-ci n'apparaissant comme le disait Flannery O'Connors qu'à travers l'évocation des « monstres », « des gens bizarres » ou des « pauvres gens ». Le premier enjeu est que le débat actuel sur les souffrances au travail et sa focalisation sur les « gens normaux » n'accentue pas la dégradation sociale des autres humains. Par ailleurs, comme cela a été montré depuis les travaux d'Henri de Man jusqu'à ceux de C. Dejours, le travail n'est pas toujours synonyme de souffrance. Peut-être comprend-on mieux la fonction psychologique du travail à partir de sa fonction « garde-fou », anti-chaotique, bricolée et modeste, que par le postulat constructiviste de la normalité, surtout lorsque celle-ci n'est envisagée que dans le cadre eschatologique de la civilisation du travail « en vue de l'accomplissement de soi ».

39 Cet « accomplissement » serait entravé et les gens tomberaient malades du fait des empêchements à travailler bien. Or, dans beaucoup de métiers (la psychiatrie, l'éducation), il est particulièrement difficile de savoir si l'on a bien travaillé. Selon quels critères évaluer les résultats d'une thérapie au long cours ? d'une direction de thèse ? Avoir le sentiment de mal travailler est certes désagréable, mais cela ne rend pas malade à tous les coups. C'est en réfléchissant sur ce que l'on pense avoir raté, aux impasses, aux butées, que l'on avance dans ce que l'on fait. Souvent, il faut répéter et répéter encore, faire preuve d'endurance, comme les éducateurs avec « ce gamin-là », comme ce gamin-là avec les éducateurs, et l'on n'est sûr de rien quant au résultat. Cette répétition au ras de l'ordinaire, cette fonction de bricolage anti-chaotique est difficilement intégrable et

compréhensible dans les discours de la performance, du « tout, tout de suite » et de la plainte devenue clameur sociale de la « reconnaissance ».

- 40 Le travail, enfin, ne peut être désenchâssé du reste de la vie, quelle que soit l'importance de la fonction psychologique du travail, celle-ci ne peut absorber tout entière la psyché ou la subjectivité. L'histoire de Georges montre bien que l'intelligibilité de la place occupée par le travail dans son « adaptation heureuse à la communauté humaine » implique de comprendre les liens hautement singularisés entre celui-ci et sa vie. Ce sont ces liens qui constituent un « style de vie ». La résonance symbolique demeure, sur le plan individuel, un concept-clé pour analyser le rôle du travail dans la santé. Il en résulte une faiblesse rhétorique sur le plan politique : le travail joue un rôle central, énigmatique et généralement sous-estimé dans nos vies, mais on ne peut l'incriminer seul de tous les maux sans réduire de façon absurde et peut-être aggravante les dimensions du drame humain. D'où la nécessité d'une théorie du sujet associant le plaisir et la souffrance non seulement aux situations sociales qui les accentuent, mais à leurs sources internes dans la psyché.

BIBLIOGRAPHIE

- Anzieu, D. (1959). *L'auto-analyse de Freud*, PUF, Paris, rééd. 1988.
- Ayme, Bonnafé, Daumezon, Doussinet, Duc, Gentis, Oury, Racine, Roelens, Tosquelles, Docteurs (1961). Les échanges matériels et affectifs dans le travail thérapeutique, *Bulletin technique du personnel soignant de l'hôpital de Saint Alban*, fascicule. Rééd. (extraits) *Travailler*, 19, 2008.
- Bonnafé, L., Ey, H., Follin, S., Lacan, J., Rouar, J. (1950). *Le problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Bruguière, P, Pheulpin, M.C., (2003), Attaque des liens de pensée chez une jeune femme délirante : le processus psychotique en question. In M. Gardey, V. Boucherat-Hue, B. Jumel, *Pratiques cliniques de l'évaluation intellectuelle*. Paris, Dunod, 211-222.
- Canguilhem, G. (1966). *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF.
- Cavell, S. (2009). *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?* Tr. fr. Ch. Fournier et S. Laugier, Paris, Gallimard.
- Chaigneau, H. (2011). *Paroles*, La Borde, La boîte à outil, Institutions.
- Chaigneau, H. (2011 b). *Soigner la folie. Une vie au service de la clinique*. Paris, Campagne Première.
- Cottureau, A. (1988). Note de Travail (1985). Élaboration du programme du « séminaire interdisciplinaire de psychopathologie du travail ». *Plaisir et souffrance dans le travail*, C. Dejours éd., Édition de l'AOCIP, tome 2, p. 183-189.
- Cru, D. (1988). Les règles du métier. L'art de vivre. Langue de métier. *Plaisir et souffrance dans le travail*, C., Dejours éd., Édition de l'AOCIP, tome I, p. 29-49.
- Dejours, C. (1980, 1993, 2000). *Travail : usure mentale*. Nouvelle édition augmentée, Bayard Éditions.

- Dejours, C. (1996). Introduction du dossier Psychodynamique du travail. *Revue internationale de psychosociologie*, 5, p. 5-15.
- Dejours, C. (1998). *Souffrance en France*. Paris : Seuil.
- Detienne, M., Vernant, J.-P. (1974). *Les ruses de l'intelligence. La mètis chez les Grecs*. Paris, Flammarion.
- Dupré, F. (1984). *La « solution » du passage à l'acte. Le double crime des sœurs Papin*. Toulouse : Érès.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- Fleck, L. (1935). *Genèse et développement d'un fait scientifique*. Les Belles Lettres, 2005.
- Gaignard, L. (2011). Les descriptions du désespoir au travail. *L'évolution psychiatrique*, 76, p. 177-186.
- Gentis, R. (1973). *Faire et défaire la psychiatrie*. Paris : Maspero.
- Hayat, S. (2011). « Au nom du peuple français ». *La représentation politique en questions autour de la révolution de 1948 en France*. Doctorat en sciences politiques. Paris 8, LaBTop.
- Kuhn, R. (1973). L'errance comme problème psychopathologique ou déménager, *Présent à Henry Maldiney*. Lausanne : L'âge d'homme. www.balat.fr
- Lacan, J. (1933). Motifs du crime paranoïaque. Le crime des sœurs Papin. *Le Minotaure*.
- Laugier, S. (2006). *Éthique, littérature, vie humaine*. Paris : PUF.
- Lefranc, G., Frantsev, Y., Armand, L., Berle, A. Moch, J., Dolci, D., Muralt, A. (1959). *Le travail et l'homme*. Édition électronique réalisée à partir du tome XIV des Rencontres internationales de Genève. Les Éditions de la Braconnière, Neuchâtel, 396 pages.
- Le Guillant, L. (1963). Incidences psychopathologiques de la condition de « bonne à tout faire ». *L'évolution psychiatrique* ; réédition *Le drame humain du travail*, Toulouse : Érès ; 2006.
- Le Guillant, L. (1963). L'affaire des sœurs Papin. *Les temps modernes*, 216, 869-913.
- Lhuillier, D. (2002). *Placardisés : des exclus dans l'entreprise*. Paris : Seuil.
- Mc Dougall, J. (1982). *Théâtres du je*. Paris : Seuil.
- Molinier, P. (2006). *Les enjeux psychiques du travail*. Paris : Payot.
- Molinier, P. (2010). Souffrance, défenses, reconnaissance. Le point de vue du travail. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 10, p. 99-110.
- Molinier, P. (2011). Les écuries d'Augias : mythe de la performance et déni de vulnérabilité. *Raison publique* 14, p. 121-137.
- Molinier, P. (2012). L'évitement du travail dans l'affaire des sœurs Papin, une question toujours d'actualité ? *L'Évolution Psychiatrique*, 77, 1, 81-95.
- Nasio, J.-D. (1988) *Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse*, Payot, 1992.
- Oury J. (2008). Le travail est-il thérapeutique ? Entretien réalisé par Lise Gaignard et Pascale Molinier à la Clinique de la Borde, 2 septembre 2007, *Travailler*, 19, 15-34.
- Oury, J. (2011). Séminaire de Sainte-Anne, « Alors ? ». Texte ronéotypé.
- Paumelle, P. (1951). *Essais de traitement collectif du quartier d'agités*. Éditions ENSP. 1999.
- Pharo, P. (2010). Sociologie des petites perfections, *La voix et la vertu*. S. Laugier, éd., p. 517-534.

Pheulpin, M.C., (2004) La question du diagnostic en psychiatrie adulte : Sandra, 23 ans. In M. Emmanuelli, *L'examen psychologique en clinique : situations, méthodes et études de cas*. Paris, Dunod, 469-482.

NOTES

1. La pulsion est un processus dynamique qui, selon Freud, a sa source dans une excitation corporelle (état de tension), son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle, c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion atteint son but.
2. Souligné par nous. Au-delà du Marxisme, 1926, document numérisé à l'intérieur de la collection « Les classiques des sciences sociales », page 59
3. Dejours se réfère explicitement au *play* de Winicott, le jeu imaginaire et créatif, par différence au *game* qui est encadré par des règles (du jeu).
4. On lui reprocha d'avoir pactisé avec l'ennemi durant la seconde guerre mondiale.
5. *Plaisir et souffrance dans le travail* est le titre d'un séminaire interdisciplinaire organisé en 1987-1988 qui a permis de nombreuses avancées théoriques dans le champ de la psychodynamique du travail. Il a été publié sous la direction de C. Dejours, 1988.
6. Compte tenu de l'époque, instinct signifie ici *pulsion* qui ne sera utilisé dans les traductions françaises de Freud que plus tard.
7. D'un certain marxisme, car les propagandes staliniennes ou maoïstes montreront à loisir des ouvriers heureux de travailler. Merci à Lise Gagnard de cette remarque et pour l'ensemble de sa relecture.
8. Quatrième de couverture du *Travail et l'homme*, 1959.
9. Comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail. Voir <http://www.travaillermieux.gouv.fr/Qu-est-ce-qu-un-CHSCT.html>
10. Ce qui laisse sans réponse la question pourtant cruciale de la justice des rémunérations pour un travail qui ne se voit pas.
11. Le comment de cette capitalisation toutefois est laissé dans l'ombre.
12. Voir dans les sciences dures, « l'effet Mathieu » ou la tendance à attribuer à des scientifiques célèbres des découvertes qu'ils n'ont pas (ou pas entièrement) réalisées. L'effet Mathilda en est la déclinaison au féminin (Rossiter, 2003).
13. Nous préférons ici réintroduire le sujet pulsionnel et l'inconscient, plutôt que la dimension solipiste de l'identité entendue comme ipséité, au sens de Ricoeur.
14. Jean Cayrol, entretien avec P. Dumayet, Série Vocations, 1969, INA
15. Sur l'importance de la forme de vie, au sens wittgensteinien, comme ce qui fait la continuité de la vie humaine ordinaire et l'arrière-plan sur lequel se détache *ce qui compte*, voir Sandra Laugier, 2006.
16. *Ce gamin là* – Réalisé par Renaud Victor (1975), Éditions Montparnasse.

RÉSUMÉS

Cet article s'inscrit dans le champ de la psychodynamique du travail et de la psychopathologie. Il est construit sur la base d'une discussion entre santé et maladie psychique, d'une part, plaisir et

souffrance au travail, d'autre part. Dans le contexte français actuel, du côté des médias et des acteurs sociaux, il est fréquent d'associer l'entrée dans la maladie, lorsqu'elle est associée à des indices de souffrance au travail, à la « normalité » du sujet préalablement à cette souffrance. Le travail est donc jugé la « seule » cause de ses problèmes psychologiques. Ce modèle mécanique fait l'impasse sur la complexité des relations entre travail et équilibre psychique pour tous les sujets. Il laisse de côté les vies que nous désignons ici comme étant « infiltrées par la psychose » et contribue ainsi à occulter la vulnérabilité de la psyché humaine ainsi que les individus non conformes aux traits de la normalité. L'article met en valeur l'importance de la résonance symbolique entre la vie psychique inconsciente et la vie au travail tout en critiquant l'ampleur qui est donnée actuellement au concept de reconnaissance, donc au monde social et aux autres externes, sans tenir compte des sources internes de satisfaction.

This article adopts approaches employed in the field of psychodynamics of work and psychopathology. It is built on a dialogue between psychological health and illness on the one hand, and pleasure and suffering at work on the other. In the current French context, media and social actors frequently compare a mental health event, when it is connected with signs of suffering at work, with the subject's "normality" before this suffering began. Work is thus judged to be the "sole" cause of the person's psychological problems. This mechanical model neglects the complexity of the relations between work and psychological balance. It overlooks those lives that we designate here as being "penetrated by psychosis" and thus ignores the vulnerability of the human psyche and of people who do not easily fit into normal standards. This article highlights the significance of the symbolic resonance between one's unconscious psychological life and work life. It likewise criticizes the importance currently attributed to the concept of recognition, and thus to the social world and other externals, without taking into account internal sources of satisfaction.

Este artículo se inscribe en el campo de la psicodinámica del trabajo y la psicopatología. Está construido sobre la base de una discusión entre la salud y la enfermedad mental, por un lado, placer y sufrimiento en el trabajo, por otro. En el contexto francés actual, los medios de comunicación y los actores sociales, asocian frecuentemente la aparición de la enfermedad, cuando esta se acompaña de indicios de sufrimiento en el trabajo, a la "normalidad" del individuo antes de este sufrimiento. Por lo tanto, el trabajo se considera la "única" causa de los problemas psicológicos. Este modelo mecánico ignora la complejidad de la relación entre el trabajo y el equilibrio mental para todos los individuos. Este modelo deja a un lado las vidas que designamos aquí como "infiltradas por la psicosis" y contribuyen así a ocultar la vulnerabilidad de la psique humana así como los individuos no conformes a los rasgos de la normalidad. El artículo destaca la importancia de la resonancia simbólica entre la vida psíquica inconsciente y la vida en el trabajo al tiempo que critica la amplitud que se le da actualmente al concepto de reconocimiento, por consiguiente al mundo social y a los otros externos, sin tomar en cuenta las fuentes internas de satisfacción.

INDEX

Mots-clés : psychodynamique du travail, psychopathologie, psychose, plaisir, reconnaissance, résonance symbolique

Keywords : psychodynamics of work, psychopathology, psychosis, pleasure, recognition, symbolic resonance

Palabras claves : psicodinámica del trabajo, psicopatología, psicosis, placer, reconocimiento, resonancia simbólica.

AUTEURS

PASCALE MOLINIER

Professeure de psychologie sociale, Directrice adjointe de l'UTRPP, Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité, UFR des Lettres, des sciences de l'Homme et des sociétés, 99, avenue Jean-Baptiste Clément, F 93430 Villetaneuse, pascalemolinier@gmail.com

MARIE-CHRISTINE PHEULPIN

Maître de conférences en psychologie clinique et psychopathologie, Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité, UFR des Lettres, des sciences de l'Homme et des sociétés, 99, avenue Jean-Baptiste Clément, F 93430 Villetaneuse, mcpheulpin@yahoo.fr